

# U N E Q U Ê T E D U P R E S Q U ' O E U V R E

Présomptueux devant ces peintures, ces gravures, ces peintures gravées, ces gravures peintes, devant toutes ces œuvres graves, celui qui dirait : je reconnais, j'ai été dans ce pays, j'ai déchiffré ces lignes et j'avais lu le livre.

Mais, à bien y réfléchir, toute aussi présomptueuse devant le mystère du monde serait l'œuvre qui annoncerait l'avoir atteint et dévoilé.

Le peintre qui a lutté sans cesse contre l'orgueilleuse manie de reconnaître, celui-ci peut nous en délivrer. Et cela seul peut-être est création.

L'essentiel de la peinture dite abstraite ou « non figurative » a consisté en une immense sommation de lui trouver des correspondances, d'inventorier les agates, les cristaux, lichens, galaxies, cyclones ou équations pouvant répondre à ses portraits-robots. Ainsi Delaunay trouva-t-il son double en le cristal d'aspirine découvert au microscope dans la féerie d'une lumière polarisée, Vieira da Silva en les figures de Widmanstätten, dont sont tatouées les météorites, ou Jackson Pollock dans l'atomique frénésie des chambres à bulles.

Malraux, Caillois, René Huyghe, les poètes chinois collectionneurs de ces pierres dites « de rêves » parce qu'elles avaient rêvé le paysage où on les trouvait, sans oublier Cozens, Hugo, Turner, Harvey de Saint-Denis, bien d'autres, innombrables en vérité, ceux dont l'œuvre atteste l'impossibilité *a priori* d'un art ne figurant rien. Inévitablement, la table de Mendeleïev étant finie et l'univers bouclé sur lui-même, rien ne peut s'y produire qui ne soit redondance, nulle figure n'y peut apparaître qui ne soit reflet d'une autre.

« Dieu seul, disait dès les années cinquante le peintre Philippe Lejeune, est un peintre non-figuratif ». Depuis, de prodigieuses percées de notre vision nous ont permis de contempler les nuages de Jupiter, ou la danse fractale des équations, et d'y reconnaître les tranches de l'abstraction lyrique, celles mêmes que nous avons crues si longtemps insensées.

Alors comment créer le monde, si seulement s'en échapper est impossible ?

A moins que...

Reste-t-il une possibilité de dire sans redire, de présenter sans représenter ? Comment créer, comment donc se dégager du « déjà-monde », se sortir de ses trop innombrables ornières ?

Rabbi Nahman de Bratzlava, l'un des plus grands poètes et philosophes hassidiques, est paraît-il l'une des sources de Kafka, mais il est à coup sûr l'un des centres d'obsession de Didier Hagège. Selon lui, l'unique possibilité d'un texte infini, créateur, n'enfermant pas toute la création (mais rien qu'elle) dans le corset de ses lignes, serait un livre marqué par l'inachèvement, jusqu'à la brûlure et la cendre. Comme Kafka d'ailleurs, il demanda que son œuvre fût brûlée, et lui fut obéi.

Un texte qui ne serait que question, puis mémoire d'une question, tel est le modèle de ces œuvres qui vont jusqu'à tenter de devenir oubli de la question pour ne jamais risquer de devenir souvenir d'une réponse.

On voit une porte, et la porte se ferme, ou s'ouvre sur une autre porte se refermant elle-

même, ou s'ouvrant sur une porte fermée ou ouverte, à son tour, sur une prochaine, inévitable autant qu'inaccessible, ultime porte fermée, ouverte sur un dernier mur. Ce n'était donc pas une porte, mais un mur, rien qu'un mur où toujours notre vue cherchera une porte. Nous avons une question, pourquoi la renvoyer aux réponses ?

On voit une page, avec son texte, ses marges et leurs annotations, et le chœur des commentaires, et le brouhaha brouillonnant des notes, et le texte se referme sur les illisibles gribouillis, les cris et séismes, les paroxysmes où se perdent en s'agitant les signes de toute connaissance. Ce n'était donc pas une page, mais son naufrage, dans l'inépuisable océan des significations vaines. Ce n'était donc pas une image, mais la résorption du visible, une interdiction de voir autre chose que la perte de toute image. Nous avons un vertige, pourquoi le renvoyer au port ? Pourquoi de nouveau s'amarrer ? La désinence *èt*, qui en hébreu introduit la notion d'objet, réunit les première et dernière lettres de l'alphabet (*Aleph et Tav*). Elle est donc parcourt exhaustif du monde, de A à Z.

Quant au mot feu, *esh*, il parcourt l'alphabet de sa première lettre, *Aleph*, à son avant-dernière, la lettre *Shin*, qui de plus connote à la fois l'oiseau, l'homme et le chemin. Ainsi le feu apparaît-il comme un parcours non exhaustif du monde, une vision, sinon laissant l'univers intact, du moins préservant ses chances de nous surprendre, laissant à toute chose son pouvoir de se révéler autre chose.

C'est pourquoi celui qui écrit doit brûler le livre, pourquoi celui qui peint doit brûler l'image, pour faire part à l'inépuisable, se soustraire du tout déjà trop identifié, sauver ses chances d'accès au tout-autre. Il n'y a que deux solutions pour brûler le tableau : le chalumeau, ou bien le conduire d'abord, puis le retenir ensuite, en l'état où il est incandescence de virtualités. Virtualités qu'on ne laissera jamais aller jusqu'à l'impudeur d'insister, moins encore jusqu'à l'insistance d'exister.

Ainsi dans les œuvres de Didier Hagège, où toute figure est abandonnée juste avant d'être, où l'espace est marge plus que centre, où le regard est convié à errer toujours sans jamais rien conclure. Œuvre où les rideaux le sont juste assez pour voiler, mais pas encore pour voler aux vents du monde. Presque mandalas, ces œuvres sont les mandalas du presque ; presque pages, elles ont été arrachées du presque-livre ; presque peintures, elles sont gravures d'un presque-texte, marouflées sur le tissu d'une peinture qui ne sera jamais plus qu'un à-peine-monde, qu'un appel de monde.

Et c'est ainsi que Didier Hagège donne du champ à nos regards, en leur retirant tout ce qui pourrait les aider à s'y retrouver, en n'installant de ressemblance qu'inachevée, de signification qu'inépuisable. En brûlant ses vaisseaux de retour vers le monde, se contraignant à l'incessante avancée, ce travail nous impose un regard sans repos ni repère, un voyage sans cartes au long du chemin que toujours une question au moins sépare de l'horizon.

Œuvres d'une vision qui nous vient et demeure au bord du regard, comme ces mots qui parfois viennent et meurent au bord de nos lèvres.

Moïse ne pénètre pas en Canaan. Le feu et le regard ne vont pas jusqu'à la lettre ultime, arrêtent leur chemin sur celle du chemin.